

L'Organeau

Extrait 1 : chapitre 1, Alésia. Collection Jean-Jacques Pauvert, p. 7-10.

L'assistance sociale referme son calepin sèchement.

- Je vous l'ai déjà dit ; à votre âge, vous ne devriez pas rester seul, ici, dans votre pièce. La maison de retraite que je vous ai indiquée n'est pas une geôle, loin de là. Et vous avez de quoi payer.

Il voit les toits à l'infini ; sous sa fenêtre, la large crevasse où passent les trains.

- J'aime regarder les trains.
- Les trains, les péniches. Vous vous promenez toujours au bord du canal, la nuit ?
- Bien sûr ; il y a là-bas, une péniche désaffectée et je me dis : « Si j'avais un fils ou une fille, ils m'auraient aidé à la réparer et nous serions partis, comme ça. »
- Ne regrettez rien ; vos enfants vous auraient abandonné. Réfléchissez et à bientôt.

Elle laisse la porte entrebâillée ; elle sait que son claquement lui donne un choc au cœur. Cette grande fille blond-court, ses lunettes, son calepin. Depuis quelques temps, les visites de l'assistance sociale le dérangent plutôt. Pourquoi ?

Il verse dans l'aquarium la poudre qui fait frétiler ses trois poissons rouges. Fumées et nuages d'une fin d'hiver ; la pluie. Sur sa fenêtre, les bacs à fleurs vides : il n'a pas su garder les géraniums offerts par sa voisine le jour de son départ. Sa fille, lui expliquait-elle, chez qui elle allait vivre, n'aimait pas les géraniums.

Et les trains qui roulent. Une chance que cette grève ait cessé : ils ne se doutent pas, les grévistes – ah les vauriens ! – que la grève pèse surtout aux vieux qui jouissent si peu du spectacle de la vie. Les rails déserts, jour après jour, une désolation...

Que regarder ? Que regarder ? Au moins, à présent, lorsqu'il s'accoude à sa fenêtre, peut-il s'évader avec les trains : ceux de banlieue, toujours bondés à l'aube, qui viennent, qui partent, moineaux fidèles. De son cinquième, il voit mal les gens tassés, la pâleur des visages indistincts. Il est si haut ! Impossible de tout concilier dans la vie. Mais, proche des nuages, il domine des toits, des antennes de télévision, la place avec ses trois marronniers.

Si les grévistes se contentaient de couper l'eau ! À son âge, l'eau... Ou l'électricité : de toute façon, il a son poêle d'appoint, ses étages à monter, et son lit dès le crépuscule.

Il est couché, il est bien ; les trains passent en bas. Il n'a jamais pu lire les panneaux des wagons. Mais pour distinguer un train de banlieue d'un express international, inutile de sortir de l'E.N.A. Même si on oublie les horaires ! Leurs toits à eux seuls les désignent : blancs pour la banlieue, et bombés. Ceux des express sont presque noirs. Naguère du moins ; aujourd'hui leurs wagons scintillent comme des caramels. Grâce à quoi, certes, du premier coup d'œil il reconnaît « la Flèche d'or » et l'Etoile polaire ». Des trains de luxe, lents au départ, sans corps agglutinés sous le néon. Ils ne montrent rien, ces grand express, ces grands rapaces. Sauf une fois : il a vu, voilà des années, une femme penchée à la vitre. Elle portait un manteau de fourrure. Elle regardait les immeubles gris et peut-être se sont-ils contemplés, elle et lui, un instant ? Deux inconnus que tout sépare et qui se croisent, même par un seul regard... Il aurait pu en rêver pendant des heures ; mais, dès cette époque, il s'interdisait de rêver.

Sur d'autres lignes, aurait-il vu d'avantage de trains de luxe ? Deux, ce n'est pas si mal ! Il a aussi les trains intermédiaires qui vont moins loin, secouent moins l'âme. Peu à peu,

emmitoufflé dans son lit, il avait appris à les distinguer à leur grondement ; il fallut tout recommencer avec les motrices électriques. N'aurait-on pu maintenir en service les extraordinaires locomotives, pareilles à des jouets, huilées, puissantes ? Et l'aspect humain de leur fumée... Elle diminuait au loin, tel un adieu, vers les pays du nord, les palaces sous la neige, les arbres de Noël dans les rues... Le progrès, quelle dérision ! Vous priver du bruit, des lumières, des odeurs, quand l'âge s'en charge déjà !

L'assistance sociale l'a troublé : non que le home l'attire, mais son obstination à l'y pousser lui révèle l'inexorable. Pourtant cette femme agit par bonté, par conscience professionnelle. Alors... ne plus regarder les trains ? Avec tant de peine avoir réussi à les apprivoiser, et les abandonner là ?

Extrait 2 : chapitre 7, Alésia. Collection Jean-Jacques Pauvert, p. 52-53.

Depuis quand n'a-t-il pas quitté son quartier ? Son expédition vers la bouche de métro, les marches inquiétantes, les couloirs ; le face à face avec les dernières trouvailles : publicités, tapis roulants. Les voyageurs paraissent autres, ici, sous la lumière crue. Des mendiants attendent, somnolent. Quelle chance il a, lui, avec sa retraite, sa sécurité !

Les couloirs interminables se divisent, se subdivisent. Après les clochards, des musiciens à cheveux longs, jeans étroits. L'image de Cora encore. Il s'adosse au mur. Serait-il plus vieux qu'il ne semble ? Ou plus jeune ? Il n'y songeait pas naguère.

Toutes ces inscriptions autour des publicités : « Cours, connard, ton patron t'attend. » Lui, aucun patron ne l'attend. Libre, en somme, et seul un cataclysme improbable le priverait de sa retraite.

Ragaillard, il s'avance, met ses lunettes pour déchiffrer les directions. D'après le plan, lignes confuses de toutes les couleurs, la correspondance est là. Dans le wagon, coincé entre la portière et un inconnu fessu, lui reviennent ses propres voyages, au fil des années, des dégoûts.

Quels dégoûts ? Aucun. « Cours, connard, ton patron t'attend. » Mais lui, il courait avec la conscience d'une tâche à remplir. Qui, durant des années, eût tenu à jour le fichier des abonnés, sinon Fernand Hilaire ? Et sans ce fichier, eût-on su qui est qui ? Si on ignore qui est qui, comment savoir à qui obéir et à qui commander ?

Il y tenait à son fichier. Le chef de service lui ayant déclaré une fois : « J'espère que vos fiches, c'est plus sérieux que vos livres. L'âge des fantaisies est révolu ? », il se rappelle sa réponse : « Oui, Monsieur, bien révolu. » Quels livres, alors que ses fiches promettaient retraite et sécurité ? Parfois, le chef de service ajoutait : « S'il y avait des fiches partout, on les coincerait dans l'œuf, les révoltés. »

Comment s'appelait-il ? Monsieur Lompont ? Longqueue ? Longfil ? Petitrat. Monsieur Petitrat. Et Monsieur Petitrat haïssait le désordre, les fiches interverties.

Pourquoi tous ces souvenirs, aujourd'hui ?

Extrait 3 : chapitre 13, Alésia. Collection Jean-Jacques Pauvert, p. 109-111.

Tu sais, Armand n'est pas un caïd ordinaire, un chef pareil aux autres ; il a des exigences plus hautes, tu comprends ?

- Non.
- Voici encore une phrase d'Armand : « Je suis un mystique assoiffé d'idéal. »
- Et alors ?
- Alors il me répète : « Cite-leur les grandes œuvres qui nous poussent à agir. » Alors, vous le laissez toujours ?
- Je ne le hais pas.
- Avant notre dernier casse, moi la femme écarlate, j'avais nommé des peintres en déclarant : « Ce sont leurs tableaux qui ont bouleversé notre vision du monde. » Et les journaux ont tout publié.

Son rire... Elle redevenait la Cora qu'il aimait. L'idée de tuer à bon escient devait la rassurer. Comment Armand sait-il où les trouver, ces accapareurs nouveau style ? Etre aimé de Cora doit donner du flair !

Un jour, l'assistance sociale avait confié à Fernand : le commissaire de police lui présentait les pauvres types qu'on lui amenait, pour qu'elle leur parle. « C'est un brave homme, ce commissaire. » Et Armand ? Loin d'être un pauvre type, telle une vedette, il fascinait les foules, les Tergalle qui disaient admiratives : « Ils ont cité des peintres modernes, vous vous rendez compte ? »

- Pour notre prochain hold-up, Armand exige... Non, pardon. Armand déteste le vocabulaire du banditisme et il dit : « Nous ne pratiquons pas des hold-up, mais des actions punitives. En outre, hold-up n'est même pas un mot de chez nous. » Tu vois qui il est, Armand ?
- Je vois. Et alors, pour votre prochaine action ?
- Il exige que je téléphone aux journaux la liste des écrivains.
- Lesquels ?
- Mais enfin, Hilaire, la liste des écrivains qui ont, plus encore que les peintres, transformé notre vie intérieure en un torrent, un séisme. Armand m'a appris tout ça.
- Des écrivains ?

Il regardait droit devant lui. Mais voyait-il ? Le noir, les rues autour, les rumeurs semblaient ou le pénétraient, projetant, par ondes, des frissons jusqu'à ses mains que Cora avait reprises dans les siennes.

- Qu'avez-vous, Hilaire ? Qu'est-ce qu'il y a ?
 - Il y a que si tu cites une liste d'écrivains, il faut me mettre dessus, tu entends ? Il faut que tu inscribes mon nom sur ta liste, coûte que coûte, tu entends ?
- Contrôlait-il sa voix ? Il devenait ivre comme s'il buvait trop d'heures d'un seul coup.
- Ton nom, Hilaire ? Pourquoi ?
 - Mais... Parce que j'ai écrit, j'ai publié, tu entends ?
 - Fernand Hilaire ?... Mais qui le sait ?
 - Je... Justement. Grâce à ta liste, tout le monde le saura.

Les frissons tombaient sous une lente fièvre. L'obscurité cédait, clameurs des foules, des ricanements. Et son cri :

- J'ai le droit de figurer sur cette liste. J'ai créé une œuvre, tu comprends ? Je l'ai créée et elle existe.

Il avait repoussé les mains de Cora, il la fixait. Peut-être répondait-elle ? Debout, il frappa le banc de son poing.

- A ta liste, j'y ai droit plus que les autres. Plus que les autres !
- Déjà, il se précipitait vers la chaussée vide, vers des silences qui éclataient.